François Simiand (1898)

“ Introduction aux études historiques”

(Compte rendu de Ch. V. Langlois et Ch. Seignobos,
Introduction aux études historiques)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
à partir de :

François Simiand (1903)

“ Introduction aux études historiques ”

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand,
“ Introduction aux études historiques ” (1898). (Compte rendu de Ch. V. Langlois et
Ch. Seignobos, Introduction aux études historiques). Extrait de la *Revue de
Métaphysique et de Morale*, 1898, pp. 633-641. Texte reproduit dans l'ouvrage de
François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*. (pp 99 à 108)
Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de
Marina Cedronio.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 18 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.

“ Introduction aux études historiques”

François Simiand (1903)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Introduction aux études historiques** ” (1898). (Compte rendu de Ch. V. Langlois et Ch. Seignobos, Introduction aux études historiques). Extrait de la **Revue de Métaphysique et de Morale**, 1898, pp. 633-641. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, **Méthode historique et sciences sociales**. (pp 99 à 108) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

[Retour à la table des matières](#)

Le petit livre de MM. Langlois et Seignobos est destiné aux étudiants historiens ¹. Beaucoup de maîtres ou qualifiés tels gagneraient à en tirer profit ; et tous ceux qui, sans s'appeler historiens, emploient la méthode historique trouveront à le lire de quoi lui être reconnaissants.

La connaissance historique n'a d'autre caractéristique que d'être une connaissance indirecte ; les sens de l'observateur atteignent non le phénomène étudié lui-même, mais seulement des traces de ce phénomène. La connaissance historique est donc employée dans les sciences de la nature elles-mêmes

¹ J. Ch V. Langlois et Ch. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette et Cie, 1898, 1 vol. in 16, XVIII - 308 p.

toutes les fois que le phénomène est passé et ne peut se reproduire (transformations géologiques) ou n'est pas à la portée de l'observation du savant (éclipse visible seulement dans une autre contrée) ; mais elle y est exceptionnelle. Elle est au contraire la règle, et l'observation immédiate l'exception dans les sciences morales, dans les sciences sociales, où il s'agit le plus souvent de phénomènes qui ne sont pas évocables à volonté (les faits qui ne se sont produits qu'une fois rentrent évidemment dans cette catégorie), ou ne sont pratiquement observables par un individu. La connaissance de ces faits, soustraits à l'observation par le temps ou par l'espace, est alors le résultat d'une opération intellectuelle, d'un raisonnement construit sur les traces connues de ces faits, appelés documents. C'est parce que les faits le plus souvent étudiés par ce procédé sont des faits passés, et des faits passés de la vie de l'humanité, que ce mode de connaissance a été spécialement nommé historique, l'histoire étant l'étude du passé de l'humanité.

L'analyse des divers raisonnements nécessaires pour conduire rigoureusement du document au fait cherché, et la critique de leur légitimité et de leur valeur forment la seconde partie de l'ouvrage de MM. Langlois et Seignobos. La première partie, consacrée à l'heuristique, ou méthode de recherche des documents, et à la question des sciences auxiliaires de l'histoire, concerne spécialement l'historien de profession et n'est citée ici que pour mémoire. - Le document est très rarement une trace matérielle du fait, reliée à ce fait par des lois physiques connues (des charbons calcinés et le feu) ; il est en général de nature psychologique, en ce sens qu'un esprit d'homme au moins et souvent plusieurs sont intervenus entre le fait et nous pour en laisser, intentionnellement ou non, la trace que nous possédons ; tous les documents écrits sont de cette espèce. - Devant un document écrit, il faut d'abord se demander si la forme présente en est correcte, exacte, complète, en un mot si elle est identique à la forme d'origine ; un travail est souvent nécessaire pour rétablir cette dernière (critique de restitution). Puis quelle en est l'origine, l'authenticité etc. ? Autre série de problèmes qui constitue la critique de provenance. Avec le classement des sources qui les couronne, ces deux critiques forment la critique externe ou critique d'érudition. - Mais avec la détermination du texte et de l'origine, la tâche de la critique n'est nullement achevée : une critique interne, trop souvent oubliée ou au moins négligée, est nécessaire. Il faut se demander ce que l'auteur a voulu dire, au sens littéral et au sens réel (critique d'interprétation), puis s'il a cru ce qu'il disait (critique de sincérité), enfin s'il n'a pu se tromper ou voulu nous tromper (critique d'exactitude). - Tout ce travail critique est compliqué et difficile. Les sciences de la nature n'en sont pas exemptes, mais il y est simplifié : aucun savant ne vérifie personnellement toutes les propositions de sa science, mais quand il s'en rapporte aux observations d'autrui, c'est seulement à des observations de savants compétents

faites selon une méthode définie ; la possibilité d'un contrôle est du reste un stimulant efficace à l'honnêteté et à la valeur d'observation. Dans les sciences morales et historiques, la règle, on peut le dire, est que les observations recueillies dans les documents existants aient été faites sans méthode et par des hommes n'ayant pas conscience ou pas souci de faire œuvre scientifique. -Une critique rigoureuse est indispensable, - elle a d'autant plus besoin d'être recommandée, apprise et pratiquée avec application, qu'elle est moins naturelle, la crédulité, aidée encore par la paresse humaine, étant le seul penchant spontané. Il est très mauvais de se fier à une sorte d'instinct : "l'instinct naturel d'un homme à l'eau est de faire tout ce qu'il faut pour se noyer" ¹.

Chacune de ces critiques reconnues nécessaires, critique de restitution, critique de provenance, classement critique des sources, critique d'interprétation, critique négative de sincérité et d'exactitude, est l'objet d'un chapitre aussi substantiel de fond que charmant de forme. Ce serait trahir doublement les auteurs que de donner ici un résumé de leur œuvre : ce serait en retirer l'agrément, qui tient au tour concret, pittoresque, souvent piquant de l'exposition, et au bonheur des nombreux exemples ; et ce serait en diminuer l'utilité et la portée, car l'énoncé abstrait des principes généraux est assez connu ou pressenti et serait volontiers tenu pour banal ; mais le détail précis des obligations qu'ils entraînent, des doutes qu'ils soulèvent, des opérations qu'ils permettent et de celles qu'ils condamnent est, plus généralement que beaucoup d'historiens n'en ont conscience, ignoré ou méconnu : c'est justement ce détail qui, analysé et décrit ici avec une précision et une finesse remarquables d'observation psychologique et de réflexion philosophique, fait l'originalité et le mérite de ce travail et l'utilité à en retirer. Le chapitre de la méthodologie classique intitulé "la critique du témoignage" (expression fort inexacte d'ailleurs, empruntée au langage judiciaire fort malheureusement, car elle a égaré les historiens) est renouvelé. On n'avait pas encore, à ma connaissance, aussi nettement et sûrement mis en évidence la nature psychologique de la connaissance historique, la grossièreté de ses procédés qui n'a d'égale que la grossièreté des faits ordinairement étudiés par elle, et l'incertitude méthodique de ses résultats, surtout lorsqu'ils portent non sur des "conceptions", mais sur des "affirmations".

Mais l'analyse ne suffit pas à constituer l'histoire ; une série d'opérations synthétiques est nécessaire pour organiser en un corps de science les faits isolés résultant de l'étude des documents. Le troisième livre de l'ouvrage présent y est consacré. - Les faits historiques ne ressemblent nullement aux faits étudiés par les sciences de la nature : ils représentent des phénomènes de

¹ Cf. Ivi, p. 49.

nature très diverse, ils sont offerts à des degrés de généralité fort différents, ils sont localisés dans le temps et dans l'espace, ils sont souvent notés d'un coefficient de probabilité. Surtout il n'y a pas en histoire d'objets réels soumis à une observation véritable. Les faits historiques sont ou bien des êtres vivants ou objets matériels qui, connus par des documents, ne sont plus pour nous que des représentations intellectuelles ou plus précisément imaginatives, ou bien des actes d'hommes que nous sommes obligés de nous représenter à l'image de ceux que nous connaissons, ou bien des motifs et des conceptions de ces hommes que nous nous représentons d'après leurs auteurs, d'après un tiers ou d'après nous-mêmes. Les faits historiques sont donc uniquement des faits imaginés ; l'histoire est essentiellement subjective. Pour qu'elle ait quelque réalité cependant et quelque fondement, il faut que l'humanité passée ait été semblable à l'humanité actuelle : c'est le postulat de toutes les sciences documentaires. Les termes par où s'expriment les faits de la vie humaine et sociale n'ont de sens qu'à cette condition, et pourtant on peut remarquer combien ils sont vagues et mal définis. "Des faits que nous n'avons pas vus, décrits dans des termes qui ne nous permettent pas de nous les représenter exactement, voilà les données de l'histoire" ¹. Or les descriptions les plus détaillées sont toujours incomplètes : comment suppléer à leur défaut sinon avec le présent que nous connaissons ? Mais comment découvrir et respecter en même temps la différence du passé et du présent qui est justement l'objet de l'histoire ? C'est ainsi un travail de correction progressive de l'image d'abord formée qui, poursuivie méthodiquement, devient l'œuvre propre de l'historien. Il faut partir des données générales communes à l'humanité, et les spécialiser peu à peu pour dresser une sorte de questionnaire applicable au passé étudié.

La nécessité de limiter une recherche dans le chaos des faits historiques oblige à opérer un classement en groupes possibles. Si l'on veut dépasser le procédé grossier qui fait ce classement uniquement d'après les conditions extérieures de temps et de lieu, le problème est difficile et encore mal résolu. on propose ici une classification fondée sur la nature des conditions et des manifestations de l'activité dont voici les grands traits : - conditions matérielles : étude des corps, étude du milieu, - habitudes intellectuelles (non obligatoires) : langue, arts, sciences, philosophie et morale, religion, coutumes matérielles (non obligatoires) : vie matérielle, vie privée, - coutumes économiques : production, transformation, transports et industries, commerce, répartition, - institutions sociales : famille, éducation et instruction, classes sociales, - institutions publiques (obligatoires) : institutions politiques, institutions ecclésiastiques, institutions internationales. Cette classification se combine avec la classification extérieure pour former des sections chrono-

¹ Cf. Ivi, p. 190.

logiques, géographiques ou nationales ; l'ordre de rangement des faits, qui peut être chronologique, géographique ou logique, ou (à peu près forcément) mixte, dépend du sujet et des circonstances. Les faits individuels et particuliers ne peuvent être négligés au profit des faits généraux, en tant qu'ils ont eu une influence : "Dans un cadre réduit aux faits généraux de la vie politique, il n'y aurait pas de place pour la victoire de Pharsale ou la prise de la Bastille, faits accidentels et passagers, mais sans lesquels l'histoire des institutions de Rome ou de la France ne serait pas intelligible" ¹. Il y a de nombreuses précautions à prendre dans l'étude des "habitudes" et des difficultés spéciales à chaque ordre d'entre elles. Il n'est pas suffisant d'aboutir à la construction d'un état de société, il faut aussi rendre compte de l'évolution. Mais une histoire générale reste indispensable pour recueillir les faits uniques dont l'évolution ne peut se passer, pour déterminer les conjonctures, les hasard par où le sens en a été à divers ordres de faits étudiés ; en fait, elle reste confondue avec l'histoire politique.

Le placement des faits tirés des documents dans les cadres formés révèle en général aussitôt de très considérables lacunes. Le raisonnement seul peut essayer de les combler. Il peut être négatif : du silence des documents, on conclut que tel fait n'a pas existé ; cela n'est vraiment légitime que si le fait devait en effet forcément être noté dans les documents que nous possédons. Le raisonnement peut être positif : d'un fait (ou d'une absence de fait relaté par un document) on conclut à un autre fait (ou à l'absence d'un autre fait) ; ce n'est légitime que si la majeure générale, par où le lien est établi entre les deux faits, est fondée, et que si la mineure, l'existence du premier fait, est exacte. En tout cas, il doit toujours être conscient et être donné au public pour ce qu'il est.

A supposer classés et établis au mieux tous les faits que nous pouvons connaître, l'œuvre historique serait-elle achevée ? C'est un scrupule concevable que de ne point vouloir faire un choix, forcément subjectif, entre les grands faits et les "petits faits". Mais pratiquement, il est impossible de s'en tenir là. La science est par essence une oeuvre d'économie, consistant "à recueillir lentement une quantité de faits de détail et à les condenser en formules portatives et incontestables" ². L'histoire doit d'abord, comme toutes les sciences de la vie, exprimer les faits bruts de détail en des formules descriptives. La difficulté est d'atteindre à la brièveté sans renoncer à la précision. Ces formules doivent exprimer le caractère, l'étendue, la durée des faits soit généraux, ou habitude, soit uniques, ou événements. Mais elles ne doivent pas

¹ Cf. Ivi, pp. 205-206.

² Cf. Ivi, p. 228.

être que qualitatives ; pour la détermination de la quantité, on a recours, avec une certitude décroissante, à la mesure, au dénombrement, à l'évaluation, à l'échantillonnage, et enfin à une généralisation souvent mal fondée. - Mais, les formules descriptives obtenues, il reste encore à les lier par des formules d'ensemble, avec la préalable précaution de déterminer la valeur variable des résultats. Ces ensembles d'institutions, de groupes humains, d'événements) ne pouvant pas être fondus les uns dans les autres, peuvent être l'objet de comparaisons, soit selon les catégories de faits spéciaux (langues, religions, arts comparés), soit selon les groupes concrets d'individus (ici on ne s'entend même pas encore sur le principe de l'étude). Les faits simultanés reliés entre eux, le consensus même a besoin d'être expliqué. Cette recherche des causes est très difficile, dès qu'on renonce à l'explication providentielle, ou aux explications métaphysiques encore usitées (la théorie du progrès par exemple), qui ne valent pas mieux au point de vue strictement scientifique. On a proposé de transporter en histoire la méthode des sciences naturelles, la méthode comparative, mais les tentatives faites ont eu le tort "d'opérer sur des notions abstraites, en partie arbitraires, parfois même sur des rapprochements de mots sans connaître l'ensemble des conditions où se sont produits ces faits" ¹. La connaissance complète de cet ensemble de conditions est à peu près impossible en histoire, et pourtant la détermination d'une cause l'exigerait. Ce qui est le mieux et le plus connu en somme, ce sont encore les causes accidentelles, les événements. En tout cas, la recherche des causes des faits généraux procédera toujours par analogie avec le présent ; elle devra soigneusement, pour atteindre les causes tant de la solidarité que de l'évolution, remonter des habitudes sociales jusqu'aux hommes, individus pensants et agissants, être capables d'évoluer, qui sont la seule réalité concrète. C'est là le terme idéal de la construction historique.

Des préceptes sur l'exposition historique sont encore nécessaires : l'histoire "littéraire", sous ses diverses formes et à ses divers degrés, est rigoureusement condamnée. Les procédés de la seule exposition à recommander, de l'exposition scientifique, soit monographique, soit plus générale, sont ensuite fort nettement décrits. - Pour conclure, l'histoire n'est pas un vain travail d'esprit ; si elle n'est point capable de fournir des préceptes pratiques, elle a l'utilité de faire comprendre le présent, celle encore de rendre possible la constitution des sciences sociales, mais surtout elle est un excellent instrument de culture intellectuelle.

¹ Cf. Ivi, p. 252.

*

**

Ce bref résumé de la troisième partie du livre de MM. Langlois et Seignobos (cette partie a été, nous dit une note de l'introduction, écrite par M. Seignobos) suffit, je pense, à montrer que ce livre est bien une oeuvre intéressant les sociologues. - Ce qui frappe cependant, c'est une sorte de défiance pour les termes, les notions, les positions de question usités dans la méthodologie faite par des philosophes ou des sociologues. - Ce que M. Seignobos appelle "habitude" est bien près d'être ce que beaucoup entendent par phénomène social ; l'épithète de social lui sert exclusivement de rubrique pour grouper la famille, l'éducation et les classes sociales, alors que les usages de la vie matérielle et de la vie privée sont appelés "coutumes matérielles", la langue, la religion, etc., groupées sous le titre de "habitudes intellectuelles" ; on est étonné que le terme de loi, surtout celui de "loi empirique" au sens si heureux qu'a défini Mill, ne vienne pas désigner des notions toutes voisines. Le vocabulaire personnel n'enlève rien à l'intelligence du livre, parce qu'il est clairement et nettement défini. Mais il correspond à une attitude de pensée plus profonde et dont les conséquences sont visibles.

Il est remarquable qu'après avoir si bien montré que la connaissance historique en effet est seulement un mode de connaissance, et ne caractérise nullement une science, l'auteur fasse ensuite la synthèse autour de la notion d'histoire et non autour de la notion de science. Il semble considérer que les sciences de l'homme moral empruntent à l'histoire, constituée d'autre part pour elle-même ; alors que les sciences, surtout les sciences sociales, ont simplement le caractère commun d'être, non purement spéculatives et constructives, mais comparatives et historiques, et que, incapables de se borner à l'étude des phénomènes présents qui les concernent, elles étudient chacune historiquement ces mêmes phénomènes dans le passé. L'histoire n'est rien qu'un procédé de connaissance. Les sciences naturelles font usage aussi de la connaissance indirecte soit dans le temps, soit dans l'espace. Et le groupement selon ce mode de connaissance est d'abord utile : un voyageur de l'Afrique Centrale décrit à la fois la faune et la flore des pays traversés ; un géologue qui découvre un terrain relève les fossiles animaux et végétaux en même temps qu'il étudie la roche. Mais ce groupement est tout provisoire ; le seul scientifique et définitif est celui qui se fonde sur la nature des phénomènes. Les notions recueillies sont classées dans la géologie proprement dite, la paléontologie animale, végétale, dans la zoologie, l'anatomie, la physiologie, la botanique ; on laisse à la vulgarisation les histoires de la terre avant le déluge, et les

descriptions de la nature tropicale. Pourquoi le procédé de connaissance serait-il le principe de groupement dans les sciences de l'humanité plutôt que dans les autres sciences, et non pas, comme dans ces sciences, la nature des phénomènes ? Parce qu'il devient le procédé principal, cesse-t-il d'être un simple procédé ? Parce que traditionnellement les cadres des recherches sont ainsi institués, est-ce une raison d'y persévérer ? Parce que l'habitude a dévié notre curiosité en toutes ces matières et l'a rendue anecdotique, convient-il de ne pas réagir, et de ne point faire effort pour la rendre proprement scientifique ? Il y a sans doute cette objection que les faits individuels, les événements, ne sont nullement négligeables en histoire, puisque sans eux l'évolution des faits abstraits, des institutions est souvent inexplicable. Ici encore les sciences sociales ne diffèrent des sciences naturelles que par le degré : le relèvement du seuil d'un golfe peut, en le transformant en lac, amener une évolution curieuse des animaux marins demeurés à l'intérieur ; ce fait, scientifique pour le géologue, est un fait de hasard pour l'anatomiste ; l'anatomiste a besoin de connaître qu'il a eu lieu, puis il étudie scientifiquement l'évolution des formes animales dont cet "accident" a été la cause déterminante. Le nombre de ces événements contingents dont a dépendu la production de tel ou de tel de leurs phénomènes est plus grand dans les sciences sociales ; mais le rôle, au point de vue méthodologique, n'est pas autre. Une discipline spéciale peut être ici nécessaire pour établir le recueil de ces faits individuels, contingents (ou à tenir pour tels au point de vue respectif de chaque science, bien qu'en eux-mêmes ils puissent être déterminés), à cause de leur quantité et de la difficulté de les atteindre ; mais cette discipline, théoriquement accessoire et subordonnée, ne peut être considérée comme la science principale elle-même. - A vrai dire les mots peuvent rester les mêmes ; il peut y avoir un intérêt pratique, administratif ou professionnel, à ce que certains groupes d'études continuent de porter l'épithète d'historiques. Ce qui importe est que l'esprit et le point de vue en soient vraiment scientifiques.

Fin de l'article.